

de Paris ; on lui indiqua la rue où il se trouvait, et il s'y rendit afin de se familiariser un peu dans une ville qu'il ne connaissait point. Ayant vu l'hôtel de Paris, il se dirigea enfin vers celui des Alpes tout en étudiant son chemin afin de ne pas s'égarer à travers les rues et les ruelles, quand Mercédès lui ayant annoncé son arrivée, il se rendrait auprès d'elle.

Miro, nous le savons, était resté dans la chambre. Il n'avait point paru contrarié de ne pas sortir avec Etienne ; mais au lieu de rester couché comme un chien paresseux, il aurait certainement préféré se promener dans la ville, et peut-être lui eût-il été particulièrement agréable, malgré le balai d'un valet peu endurant, de faire une visite à l'hôtel de Verdaine où il avait passé de si beaux jours.

Tantôt dans une position, tantôt dans une autre, mais toujours étendu sur le parquet, Miro se disait peut-être que les temps étaient bien changés, et que cette chambre dans laquelle il était enfermé ne ressemblait guère aux appartements somptueux et vastes de l'hôtel et du château de Verdaine.

Mais Miro était un chien philosophe, sachant se contenter de tout, prenant le temps comme il venait ; l'adversité n'avait pas aigri son caractère. Toutefois, s'il eût été un penseur, il aurait fait de tristes réflexions sur les vicissitudes de la vie.

Les malheurs de ses maîtres, dont il avait pris sa part, l'avait vieilli, mais il n'avait rien perdu de son intelligence extraordinaire, de son flair merveilleux ; il était toujours le chien qui, sur la route de Saint-Marcellin, avait reconnu le meurtrier de la petite Isabelle.

La porte de la chambre s'ouvrit. Miro fit : ouf ! leva la tête, regarda qui entrait et resta couché, un œil à demi fermé, l'autre grand ouvert.

C'était le garçon ; il venait débarrasser la table et enlever la grande terrine qui avait contenu la soupe dont le chien avait fait son déjeuner.

Miro connaissait ce garçon, il n'avait pas à s'inquiéter, mais à le laisser faire son service. Du reste, en signe de bonne amitié, le garçon crut devoir flatter le chien, en lui passant la main sur le dos, en lui frottant doucement les oreilles. C'était peut-être un peu trop de familiarité, mais Miro était un bon prince, il ne laissa point voir que les manières du garçon ne lui plaisaient pas absolument.

Le garçon se retira, emportant les objets qu'il était venu chercher, et Miro se retrouva seul.

Dans la chambre voisine on causait à voix basse ; mais les chiens, c'est connu, ont l'ouïe extrêmement fine ; Miro entendait et, sans en avoir l'air, écoutait attentivement. Comprendait-il ce qui se disait ? Nous serions tenté de le croire, car par trois fois sa tête se dressa brusquement pendant que ses yeux étincelaient.

La porte de la chambre s'ouvrit de nouveau et le même garçon reparut. Cette fois il tenait sur son bras les draps à mettre au lit et s'était armé d'un balai et d'un plumeau. Il venait faire la chambre. C'est ce que comprit parfaitement Miro, et il se dit sans doute qu'il allait être forcément dérangé et qu'il ne devait pas attendre pour se lever que le garçon lui dise : " Ote-toi de là."

Miro se leva donc. Du reste il était las d'être couché et quelque peu courbaturé. Il s'étira fortement et se mit à se promener de long en large pour achever de se dégourdir les pattes. Mais il trouva que l'espace manquait. Le garçon avait laissé la porte ouverte à moitié. Miro avança la tête hors de la chambre, regarda à droite et à gauche, hésita un instant, puis s'avança dans le couloir ; il alla jusqu'au fond, approchant indiscrètement son nez des portes. Continuant sa promenade, il revint sur ses pas, passa devant le numéro 10 et s'arrêta à la porte du numéro 8, qui était légèrement entrebaillée. Par l'ouverture, une douce et agréable odeur de viande bien assaisonnée arriva au nez de Miro. De la tête il poussa légèrement la porte qui, sans bruit, s'ouvrit un peu plus. Sa tête passa, puis le corps tout entier. Miro était

dans la chambre. Défiant comme tous les chiens qui se permettent une invasion sur le domaine d'autrui, il s'arrêta, et la tête haute, les narines agitées, ayant l'air de réjouir son odorat du fumet qui remplissait la chambre, il regarda un homme et une femme, qui ne l'avaient pas vu entrer, très occupés qu'ils étaient à savourer leur café.

Cet homme et cette femme, à qui Miro rendait ainsi visite, venaient de déjeuner, et à en juger par les reliefs encore sur la table, par les bouteilles qui avaient contenu le vin et par les flacons de liqueurs entamés, ils avaient fait un repas des dieux.

Ils étaient l'un et l'autre dans une douce gaieté voisine de l'ébriété.

Le regard de la femme tomba sur Miro.

—Tiens, dit-elle, un chien !

—C'est encore cette mâtine de servante qui a mal fermé la porte, dit l'homme d'un ton grognon ; qu'est-ce que c'est que ce chien ? qu'est-ce qu'il veut ?

—Oh ! ça se devine, répondit la femme, un os ou mieux encore un morceau de viande.

—Depuis dimanche que nous sommes ici, je ne l'ai pas encore vu ce chien.

—Il doit appartenir à quelque voyageur.

—Peut-être à ce monsieur qui est arrivé ce matin et qui loge au 10, à côté.

—Alors il vient nous voir en voisin.

—Mais regarde-le donc ; vois comme il fronce le nez. A-t-il l'air serin, planté ainsi sur ses pattes.

—Il n'est pas hardi.

—Il faut qu'il le soit pour s'être permis d'entrer chez nous.

—Il doit avoir faim, dit la femme.

Elle prit avec ses doigts un morceau de viande qui restait dans un plat.

—Chien, voilà pour toi ; allons, viens, viens.

Miro s'approcha. La femme lui présenta le morceau. Il détourna la tête.

—Hein, tu n'en veux pas ! Un si bon morceau, sans os !... En voilà un chien qui fait le difficile !

—S'il avait faim, sois tranquille, il ne ferait pas ainsi la petite gueule.

Les allures de Miro devinrent tout à coup singulières.

Il se mit à tourner autour de la femme, en la flairant.

—Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il a donc à me sentir ainsi ? fit-elle ; pourtant je n'ai rien sur moi... si j'avais joué ce matin avec une chienne, je comprendrais... Est-il drôle, ce chien, oui, il est vraiment drôle. Allons, laisse-moi, laisse-moi !

Elle se leva et essaya d'éloigner l'irrespectueux Miro.

Mais il n'en continua que de plus belle à la flairer, fourrant sa tête dans les plis de sa jupe. Elle finit par s'écrier :

—Mais il me fatigue ce chien ; va-t'en, va-t'en !

—Attends, dit l'homme en se levant à son tour, je vais avoir vite fait de nous en débarrasser.

Il saisit Miro par son collier pour le traîner hors de la chambre. Mais, avant, il eut la curiosité de lire ce qui était gravé sur la plaque du collier.

Aussitôt il poussa un oh ! étranglé, lâcha prise, se redressa et bondit en arrière.

Il était devenu très pâle, l'épouvante était dans son regard.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda la femme.

—Ce chien... ce chien... balbutia-t-il.

—Eh bien, ce chien, est-ce qu'il est enragé ?

Il répondit d'une voix que la terreur faisait trembler :

—C'est Miro, le chien de la comtesse.

—Oh ! fit la femme, blémissant à son tour.

—Comment est-il ici ? Il faut croire qu'il nous a suivis ; chien maudit, il est capable de nous dénoncer, de nous livrer... comme l'autre.

—Tu me fais trembler !

—C'est bon, je vais lui faire son affaire.

Rapidement l'homme ouvrit le tiroir d'un meuble où il prit un couteau à virole à lame longue, effilée, tranchante.